

HOMMAGE

FRANÇOISE
CAMPO-TIMAL

Françoise Campo-Timal fut l'un de ces pionniers utopistes qui, aux côtés de Laure Bataillon, fondèrent ATLAS et les Assises. Si la maladie ne l'avait pas emportée bien trop tôt, elle serait encore parmi nous en première ligne pour défendre et illustrer la traduction. Parmi les trop rares articles qu'elle nous a laissés, celui-ci, paru en 1987 dans la revue Sud, fut l'un de nos textes fondateurs en cette période héroïque. On y retrouve aujourd'hui tout son talent et sa fougue légendaire.

Signer sa traduction

On exige bien des vertus du traducteur littéraire et on l'accuse de bien des défauts. Selon les époques et les modes, on l'a voulu tantôt serviteur invisible présentant un texte *ne varietur* qui traverse le temps, tantôt auteur-interprète s'attachant davantage à l'esprit qu'à la lettre et réinventant avec son talent personnel un langage adapté aux goûts du moment. De nos jours, on cherche à en faire un scientifique du signe, on lui impose le carcan de dogmes rigides et parfois contradictoires, enfin on lui crie sur tous les tons qu'il se meut dans l'impossible (« La traduction est un duel à mort où périt inévitablement celui qui traduit ou celui qui est traduit. » Schlegel).

Face à ses nombreux contempteurs et à ses rares défenseurs, entouré de ses dictionnaires et glossaires, perdu dans ses fiches, le pauvre traducteur s'efforce patiemment, quotidiennement, de pratiquer cette opération d'ordre linguistique qu'il ne saurait lui-même définir et qui relève autant de la perception et de l'aperception sensitive de la langue de départ que d'une connaissance discursive et intuitive de la langue d'arrivée. Il sait bien que le transfert n'est pas seulement la correspondance la plus exacte possible du texte linguistique, mais que pour lui garder sa couleur, son ton, sa juste résonance, bien d'autres facteurs impondérables entrent en jeu, qui ont à voir avec la faculté d'adaptation, l'intuition poétique, le sens du rythme et le pouvoir de recréation.

Un de nos confrères, dans la préface d'une traduction – il s'agit de Georges Bonneau –, parlait de la « sympathie impersonnelle » dont devait faire preuve le traducteur devant le texte à « traduire¹ ». On peut certes parler de sympathie dans la mesure où le traducteur, véritable « nerf sympathique », participe aux sensations que l'auteur a cherché lui-même à traduire dans son écriture. On peut aussi parler de « sympathie impersonnelle » dans la mesure où ce même traducteur essaye d'oublier sa propre personne, de l'effacer ou du moins de la laisser autant que possible en retrait. Mais doit-on considérer cette impersonnalité comme une règle indispensable ? Doit-on supposer qu'une traduction est réussie à partir du moment où il y a oblitération absolue de ce « passeur » qu'est le traducteur, pour reprendre l'expression de Céline Zins ? Et, s'il en est ainsi, est-ce que notre lutte pour obtenir que nos noms figurent sur la couverture des ouvrages et partout où il en est fait mention n'est pas totalement déplacée ? Un passeur qui serait un fantôme « impersonnel » devrait-il souhaiter laisser une trace tangible du travail que cette « translation » d'une autre écriture lui a réclamé ?

Or, si nous tenons à signer nos traductions, c'est précisément parce que traduire n'est jamais une opération tout à fait impersonnelle. Le traducteur est avant tout un lecteur privilégié qui fouille le

¹ Si j'emploie ce terme que Marmontel jugeait marotique et utilisait péjorativement, c'est qu'il me paraît bien définir cette opération de passage et qu'il serait bon de le voir réintroduit dans notre vocabulaire.

texte avec la minutie d'un orpailleur et se doit d'entrer au plus profond du mode d'expression d'un auteur, lequel écrit dans un espace-temps différent et avec un bagage culturel dont les connotations conscientes ou inconscientes ne sont, la plupart du temps, que partiellement saisissables et transférables dans une autre culture.

Lecteur capteur et captivé, ce traducteur devra appréhender un ensemble de signes qui en appellent à une certaine connaissance mais aussi à une compréhension intuitive, poétique, sensitive du texte. Cependant, le courant souterrain de ces signes ne puise pas aux mêmes sources que celles du traducteur, il constitue la mémoire même d'un individu différent, mémoire, pour reprendre une pensée de Voltaire, qui forge l'identité de cet individu et « étend ce sentiment de l'identité à tous les moyens de son existence ». Pour appréhender cette mémoire autre, le traducteur devra obligatoirement en passer par sa propre mémoire, laquelle fait sa *singularité*, sa *particularité*.

Traduire sera alors interpréter, à travers une sensibilité façonnée par une autre culture, un texte « A » qui, par le truchement de certaines grilles, de signes et de schèmes personnels, aboutira à un texte « A + B », reflet infléchi et non calque parfait du texte original. Le traducteur, tenu non seulement de trouver des mots dont la résonance est assimilable au modèle, mais aussi de retransmettre l'effet de ces mots, leur onde de choc, ne dispose, pour ce faire, que d'une sensibilité, d'un langage et de procédés stylistiques dépendant de son propre environnement sonore³, de son éducation et de son milieu socioculturel.

Si l'exemple du musicien devant une partition ou du comédien s'efforçant de s'identifier avec son personnage revient si souvent pour évoquer le travail du traducteur, ce n'est pas sans raisons. Le lecteur privilégié qu'il est interprète un texte avec les moyens de compréhension et de représentation dont il dispose, c'est-à-dire à tra-

2 Voir les travaux de Tadanobu Tsunoda, de l'Institut de recherche médicale de la faculté de médecine de Tokyo : la littéralité de l'émotion s'acquiert par la langue maternelle. La langue acquise pendant l'enfance est donc étroitement liée au développement du mécanisme de l'émotion dans le cerveau, ainsi qu'à la formation de la culture et de la mentalité singulière de chaque groupe ethnique.

vers sa propre perception de l'univers, laquelle est façonnée de manière indélébile par la coloration de sa langue maternelle. Bien que le langage littéraire soit un réseau de relations tendant à se différencier de cette langue de communication courante et à inventer un mode d'expression individuel, il ne pourra jamais se débarrasser tout à fait des ingrédients du lexique contextuel avec ses sous-entendus implicites, de cette « grammaire » interne qui l'assimile aux autres membres de la communauté. Dans la transcription d'un langage littéraire différent, il ne pourra donc faire appel qu'à son propre réseau intérieur. Autrement dit, malgré tous ses efforts d'impersonnalité, et presque à son insu, il ramènera le « différent » au « singulier », au « particulier ». Et si l'on parle d'effacement, ce n'est que dans la mesure où le message qu'il fait passer n'est pas son message. L'effacement n'est qu'apparent car le traducteur est marqué, stigmatisé par sa langue, individualisé par sa mémoire, et tributaire à la fois de son histoire et de l'Histoire.

Ses moyens de connaissance, son contexte culturel, social, politique, scientifique, vont entrer en jeu pour infléchir le texte d'arrivée, mais son contexte historique également. Car les nouvelles informations qu'il détient ne peuvent pas ne pas jouer sur son interprétation. C'est particulièrement vrai pour les traductions de textes non contemporains, mais je ne suis pas sûre que ce ne soit vérifiable pour des textes dont la traduction suit de peu la première publication. Le texte « A » traverse une distance spatio-temporelle qui, outre le fait qu'elle est articulée par la mémoire du passeur, est également soumise au « moment » dans lequel il vit.

Si calquée que soit sa traduction, le passeur est constamment placé devant un choix et son opinion n'est pas anodine. Il avance une hypothèse sur le fonctionnement du langage qu'il traduit et il se décide pour ce qui lui semble objectivement être un équivalent. Mais son objectivité est toute relative. Elle est colorée par le climat intellectuel et affectif dans lequel il baigne et qui laisse une empreinte indélébile dans ce qu'il transmet. C'est pourquoi il doute, il se désespère, il s'éloigne et se rapproche, croit cerner, met parfois dans le mille, mais, derrière les mots qu'il s'imagine utiliser dans un pur souci de fidélité, une ombre se tient qui lui vient de sa plus lointaine

mémoire et le dénonce malgré lui, une ombre qui est son propre reflet, venant dédoubler dans le miroir qu'il tend l'image du texte original. Et c'est cette ombre, bien plus que les rapports purement linguistiques, qui donne vie au texte traduit. Sans elle, le texte d'arrivée ne serait qu'accumulation de signes privés de leur résonance émotive et artistique, de leur signification interstitielle. Voilà pourquoi une machine ne pourra jamais remplacer le traducteur. Voilà pourquoi le traducteur sera toujours un faux jumeau de l'auteur. Voilà pourquoi il est indispensable qu'il persiste et signe.

Reproduit avec l'aimable autorisation de la revue Sud.

Françoise Campo-Timal
(Argenteuil, 30 septembre 1938 - Paris, 12 avril 1992)

Après des études de lettres classiques, Françoise Campo-Timal se consacre à la production et à l'écriture d'émissions radiophoniques (*Mundial ; La voilà, elle souffle ; Amérique latine en lambeaux de mémoire...*) et de dramatiques radiophoniques diffusées sur France Culture (*Le Phoque des Pyrénées ; Jamais plus je n'irai voir les morts ; La longue fidélité...*) pour l'Atelier de création radiophonique.

Traductrice de l'espagnol (Amérique latine), elle a notamment traduit : Luis Campodonico (Uruguay), Julio Cortázar (Argentine), José Pablo Feinmann (Argentine), Luisa Futoransky (Argentine), Armonia Somers (Uruguay), Ricardo Piglia (Argentine), Héctor Tizón (Argentine), Arnaldo Calveyra (Argentine), Jorge Enrique Adoum (Équateur), Cristina Peri-Rossi (Uruguay), Juan José Saer (Argentine), Saúl Yurkievich (Argentine), Fernando Aínsa (Uruguay), Matilde Bianchi (Uruguay), Tomás de Mattos (Uruguay), Marcio Veloz-Maggiola (République dominicaine), Ana Pizarro (Chili)...

Co-fondatrice en 1983 de l'association ATLAS (Assises de la traduction littéraire en Arles), elle participe activement à la création du Collège international des traducteurs littéraires situé à Arles, dont elle sera la première directrice (1986-1988) et à l'organisation annuelle des Assises de la traduction littéraire qui se déroulent chaque année à Arles.

À partir de 1986, elle dirige la collection « Littérature latino-américaine » chez Actes Sud.

En 1990, elle publie un recueil de poèmes, *Parler du cheval fou*, aux éditions Actes Sud.

En 1991, elle reçoit le Grand Prix national de la traduction littéraire, récompense décernée par le ministère de la Culture pour l'ensemble de son œuvre.

En 1992, quelques semaines avant son décès, elle est nommée chevalier de l'ordre du Mérite national.